



Jean Rolin

# L'HOMME QUI A VU L'OURS

Reportages et autres articles  
1980-2005



Éditions de la publication  
R.O.L.



L'homme qui a vu l'ours

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

LA CLÔTURE, 2002

CHRÉTIENS, 2003

TERMINAL FRIGO, 2005

*chez d'autres éditeurs*

JOURNAL DE GAND AUX ALÉOUTIENNES, Jean-Claude Lattès, 1982,  
Payot, 1995

L'OR DU SCAPHANDRIER, Jean-Claude Lattès, 1983

L'AVIS DES BÊTES, Bueb & Reumaux, 1984

VU SUR LA MER, Bueb & Reumaux, 1986

LA LIGNE DE FRONT, Quai Voltaire, 1988, Payot, 1992 (Prix Albert  
Londres 1988)

LA FRONTIÈRE BELGE, Jean-Claude Lattès, 1989, L'Escampette, 2001

CYRILLE ET MÉTHODE, Gallimard, 1994

JOSÉPHINE, Gallimard, 1994

ZONES, Gallimard, 1995, coll. « Folio », 1997

L'ORGANISATION, Gallimard, 1996, coll. « Folio », 1999 (Prix Médicis  
1996)

C'ÉTAIT JUSTE CINQ HEURES DU SOIR, avec Jean-Christian Bourcart, Le  
Point du jour, 1998

TRAVERSES, NIL, 1999

CAMPAGNES, Gallimard, 2000

DINGOS suivi de CHERBOURG-EST/CHERBOURG-OUEST, Éditions du  
Patrimoine, 2002

Jean Rolin

# L'homme qui a vu l'ours

*Reportages et autres articles*

*1980-2005*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2006  
ISBN : 2-84682-119-3  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

Les articles réunis dans ce volume ont été pour la plupart publiés dans différents journaux et magazines entre 1980 et le début des années 2000.

Certains avaient déjà fait l'objet d'une reprise par les éditions Bueb & Reumaux (*L'Avis des bêtes*, 1984, *Vu sur la mer*, 1986).

Ils représentent une part importante de ma production journalistique au cours de cette période, déduction faite des articles non publiés par les journaux auxquels ils étaient destinés et dont aucune trace n'a été conservée. Parmi les articles retrouvés, j'ai éliminé ceux qui me paraissaient particulièrement inintéressants ou datés, ou redondants<sup>1</sup>, ou encore irrémédiablement déformés par des retouches qui ne m'étaient pas imputables. De ceux que j'ai choisi de reproduire, en vertu de critères évidemment discutables, j'en ai épousseté ou partiellement refourbi quelques-uns, pour corriger tantôt mes propres maladresses, tantôt celles de la rédaction du journal concerné. Dans le cas de quelques longs reportages assez récents, lorsque avait été conservée une copie du texte original j'ai rétabli celui-ci de préférence au texte publié.

Dans la mesure où presque rien n'avait été archivé par mes soins, le mérite de cette réédition revient principalement à Clara Kunde, à Antonie Delebecque et aux stagiaires qui l'ont secondée dans cette tâche. C'est à elles que je dédie ce recueil, ainsi qu'à Marc Kravetz et à Jean-Pierre Binchet, les deux journalistes qui ont amicalement parrainé mes débuts dans le reportage.

---

1. J'ai cependant préservé des textes redondants lorsque cette redondance, pour une raison ou pour une autre, me convenait.





## EN REMONTANT LE FLEUVE CONGO

En août 1980, à Kinshasa, des douaniers belges remplacent les douaniers zaïrois qui assuraient auparavant le contrôle des bagages sur l'aéroport international de N'Djili. Le bureau politique du parti unique, le Mouvement populaire de la révolution, lance une campagne incantatoire contre d'inoffensifs fléaux, tels la complaisance des hôteliers vis à vis des couples illégitimes ou l'usage du chanvre. Dans le même numéro de *Salongo*, l'un des deux quotidiens de Kinshasa, un éditorialiste salue cette initiative du bureau politique – « Une fois de plus, cet important organe du parti a mis le doigt dans la plaie purulente de la société » –, et un chroniqueur de chiens écrasés s'étonne de ce qu'aucune mesure n'ait été prise pour faire disparaître un cadavre qui, depuis deux jours, se décompose dans une maison de la zone de Kingabwa : « Si l'autorité de la zone ne se décide pas à enterrer les restes de ce citoyen, il y a lieu de s'alarmer. Dans quelques jours personne ne pourra plus supporter l'odeur nauséabonde que dégage aux environs le cadavre ainsi abandonné. » Depuis que la Révolution authentique a prohibé un certain nombre d'usages hérités de la colonisation pour les remplacer par d'autres, généralement encore plus étrangers à la tradition zaïroise, les gens sont tenus de s'appeler citoyens et citoyennes, ce qui donne parfois l'étrange impression que les Zaïrois figurent en masse dans une production historique à grand spectacle.

Il y a un peu moins d'un siècle, lorsque Joseph Conrad remonta le fleuve et faillit perdre dans les rapides le manuscrit de *La Folie Almayer*, cent cinquante figurants mouraient chaque mois sur le tournage d'une autre superproduction, la construction du chemin de fer de Matadi au Stanley-Pool.

## Ostende hors saison

Kinshasa : au coin de l'avenue Kalemie et de l'avenue Kolwezi, dans le quartier résidentiel de Kalina, une impasse se termine en surplomb au-dessus du fleuve, dominé à cet endroit par une villa en voie de disparition. Les murs noircis, les baies éventrées (chapiteaux doriques), les galeries couvertes effondrées, le lourd toit à quatre pentes, en tôle, moucheté de débris végétaux et d'oiseaux grappilleurs, semblent tout droit sortis d'un cauchemar colonial : le lendemain du grand soir, Simbas et Mau-Mau font la java parmi les décombres encore fumants. Dans ce qui fut le jardin, ultime sacrilège, des enfants zairois extrêmement joyeux grimpent aux arbres et, dissimulés dans le feuillage, hèlent les passants. Sur la berge et sur un banc de sable au milieu du fleuve, tout un lâcher de vieux bateaux fluviaux de type sternwheeler avachis les uns sur les autres, avec plusieurs étages de ponts et de coursives, de hautes cheminées inclinées, de longues poupes profilées en bec-de-canard, comme des vestiges d'un très ancien combat naval. (Aussi prévenu que l'on soit contre ce genre d'attendrissement, il est certain que tout ce qui est anachronique et déplacé produit de la nostalgie. Ainsi, toujours à Kinshasa, dans le cimetière de la Gombe, la tombe de Vlasenroot Constant-Gustave, scaphandrier, époux de Van Der Gucht Joanna Louisa, né à Hemixem le 9 avril 1916 et mort à Sanga le 30 août 1948. Peu importe que l'époque et l'environnement auxquels renvoie tel ou tel vestige nous soient encore plus étrangers que ceux parmi lesquels ils nous font signe. La tombe d'un scaphandrier flamand dans un cimetière équatorial est émouvante au même titre que, par exemple, le crâne d'un hippopotame dans les sédiments de la plaine de Grenelle.)

Quelques naufrageurs auscultent les entrailles d'une barge, à la recherche d'une cargaison de riz ou de manioc égarée, exhortés par un gros homme en abacos – « à bas le costume », une des conquêtes de la Révolution Zaïroise Authentique – qui constitue le type assez achevé de l'exploiteur indigène. Boudiné dans ses sapes authentiques au pli impeccable, les mains dans les poches, il abreuve l'équipe de manœuvres d'insultes en lingala, parmi lesquelles ressortent « crétins » et « imbéciles », en français dans le texte. Des militaires désœuvrés, qui font dans les villes du Zaïre partie du paysage au même titre que les grands arbres aux longues traînes de racines aériennes, ou jadis les grosses américaines échouées aux carrefours sur leurs essieux déchaussés, observent la scène en ponctuant d'un rire discret les insultes particulièrement salées.

À quelque distance, des dames blanches, ou des boys noirs, promènent de grands chiens croqueurs de petits voleurs à la nuit tombée. Au loin, une silhouette claire se détache sur fond d'îles boisées, au ras de l'eau : l'un des bateaux qui, lorsque le Zaïre n'est pas en froid avec ses voisins « marxistes », assure plusieurs fois par jour la desserte de Brazzaville à partir du beach N'Gobila.

(Marxisme = on décevrait beaucoup les colonels français détachés au Zaïre, qui de temps à autre sautent sur Kolwezi, et plus souvent vont dîner en ville et dorment le talkie-walkie sous l'oreiller, en leur disant que Marx s'intéressait à des choses aussi emmerdantes que l'usure des broches à filer. En fait, les choses sont beaucoup plus simples.

Est marxiste tout ce qui a de grandes dents et les oreilles en pointe, ainsi les Cubains, les Congolais, et plus généralement tous les adversaires de la politique africaine de la France. En revanche, les Chinois, depuis qu'ils instruisent les commandos de l'armée zaïroise et construisent à Kinshasa d'inutiles et copieuses horreurs – tel le Palais du Peuple, ce chef-d'œuvre néostalinien, avec ses colonnades, son hall immense, plaqué de marbres polychromes, où pendent d'un inaccessible plafond des lustres effrayants, dont la chute, si par exception il se trouvait à ce moment-là beaucoup de monde sous la voûte, provoquerait sans doute la mort d'une bonne centaine de badauds –, les Chinois ont assurément cessé d'être marxistes, puisqu'ils font la même chose que nous, qui ne le sommes pas. Différentes publications à l'usage des « expatriés », telle *La Lettre d'Afrique* mensuelle, dont le style délié fleure bon la documentation extérieure, font régulièrement le point sur le marxisme. Ainsi, en ce qui concerne le Congo :

« Oui ou non, des électroniciens spécialistes des écoutes radio, venant de l'Allemagne de l'Est, se relaient-ils 24 heures sur 24 à la tour de contrôle de Maya-Maya ? Oui ou non, y a-t-il une zone portuaire interdite et gardée par des militaires cubains à Pointe-Noire ? (et ainsi de suite). Nous pourrions poser beaucoup d'autres questions du même genre. Tout cela prouve indiscutablement que l'équipe qui est actuellement au pouvoir est bel et bien marxiste. »

Et voilà le travail. L'apparente facilité d'accès, la transparence vitreuse des pouvoirs exotiques, développent chez certains expatriés, particulièrement les militaires, une espèce d'éréthisme, de jubilation nerveuse, assez comparable à ce qui agitait les activistes algérois chaque fois que par suite d'une erreur de transmission ils se croyaient appelés à infléchir le cours de l'Histoire.)

Sous un certain éclairage, l'eau du Pool Malebo est si blanche, si étincelante, les lointains si brumeux, les bouées de jacinthes d'eau, emportées par un mouvement lent, tourbillonnaire, si nombreuses et si peu aquatiques, que, ne serait la chaleur, on pourrait se croire au bord d'un lac gelé à la surface duquel le vent promène de minces fétus d'herbes et de branchages. Peut-être les Belges, à défaut d'autre chose, ont-ils réussi à imprimer leur marque au paysage, plus subtilement qu'en érigeant aux carrefours la statue équestre du roi Léopold, en truffant la terre de ces scaphandriers, de ces sous-chefs de bureau des finances et douanes, de ces agents territoriaux de complément, natifs de Gosselies, de Herstal ou de Hemixem, dont les tombes, dans le cimetière de la Gombe, sont accueillantes aux lézards. On ne s'étonne plus, dès lors, de ce que sur le fleuve, un peu en amont de Kinshasa, la cité du Mouvement Populaire de la Révolution, ce « joyau que le Président a offert à son peuple », présente une si troublante ressemblance avec Ostende hors saison : même horizon liquide et plombé, mêmes balustrades blanches, mêmes bancs publics sur lesquels nul ne songe à s'asseoir, et jusqu'au claquement mou des drapeaux agités par un souffle d'air, autour de la statue du Militant brandissant sa torche éteinte, immobile à grands pas.

## Barges

Voyager sur le fleuve n'est pas une affaire : il suffit d'acheter un billet auprès de l'Office national des transports (ONATRA) et d'attendre qu'un courrier parte de Kinshasa à destination de Kisanгани, accident survenant en moyenne deux ou trois fois par mois, parfois plus, parfois moins. L'ONATRA – dont le siège, boulevard du 30-Juin, constitue par son gigantisme, sa raideur, un intéressant et d'ailleurs assez majestueux témoignage de mégalomanie coloniale tardive – aligne sur le Zaïre, le Kasai et certains de leurs affluents un nombre de bateaux indéterminé, les estimations variant selon l'interlocuteur et selon la saison, mais qui doit avoisiner la centaine. Il y en a des petits et des gros, des qui se meuvent eux-mêmes et d'autres qu'il faut pousser, des cargos secs et des cargos mixtes, des barges à bétail et des barges à hydrocarbures.

En plus de l'ONATRA, certaines entreprises pétrolières assurent des liaisons irrégulières, ainsi que des transporteurs indépendants comme ce violoniste sourd, transfuge d'un orchestre belge venu se produire à Bukavu, et qui construit petit à petit sa flotte avec des déchets récupérés de droite et de gauche : cabines d'autobus, fers à béton, tôles découpées au chalumeau sur des barges plus ou moins abandonnées. (Plus une démarche est oblique, tortueuse, plus elle mobilise d'éléments disparates, et plus elle a de chances d'aboutir : s'adresser à un garagiste pour avoir du fromage de tête, réparer un camion avec des pièces de DC3, importer des barges d'Afrique du Sud pour une entreprise d'État qui en fabrique elle-même, sur place, à meilleur compte.)

Le départ du courrier, train flottant composé d'un pousseur, le *Colonel Tshatshi*, et de quatre barges embarquant du fret et des passagers, a lieu le soir, afin qu'on ait le temps de voir venir. Grande confusion, sur le quai, longtemps avant l'heure prévue pour le départ. Parmi les empilements de lingots de cuivre, de sacs de café, de grumes, de peaux séchées (marchandises à la descente), vaque une foule animée de mouvements browniens, charriant des ballots énormes, remorquant des sacs lourds comme des ânes morts, poussant des diables ou des brouettes. Les femmes commerçantes arrivent avant tout le monde afin de tasser leurs marchandises sur les barges, dans les cabines de 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classe, et de repousser les rares postulants. Rares, car le coup est connu, et admis : au Zaïre, rien n'est jamais acquis, aucun document ne constitue un titre incontestable et suffisant à l'exercice d'un droit ou à la jouissance d'un bien. Tout au plus une base de discussion. Ainsi un billet ne suffit-il pas pour prendre place à bord, même s'il constitue une circonstance favorable, un argument de poids dans les négociations. Une demi-douzaine de matamores, certains armés de .38 spéciaux qu'ils portent à la cow-boy, la crosse pointant vers l'extérieur à bonne distance de la hanche, s'efforcent non sans succès, en distribuant au petit bonheur des coups de cordes tressées, d'ailleurs peu appuyés, et en jetant de temps à autre quelqu'un par terre, de compliquer à l'extrême la tâche des pousseurs de diables, des porteurs de ballots, des traîneurs d'ânes morts, des vendeurs à la sauvette et des voleurs à la tire, des passagers réguliers et des resquilleurs. À plusieurs reprises, les grilles de la gare maritime sont fermées, puis rouvertes, submergées par une foule de plus en plus compacte, à l'écoulement de plus en plus régulier, au fur et à mesure que l'on

approche du départ. (En règle générale, toute circulation – de marchandises, de personnes, de signes monétaires – est canalisée, déviée, étranglée, coupée, redistribuée à plusieurs reprises en petits courants plus faciles à barrer, afin d'établir le plus grand nombre possible de péages, de multiplier les occasions de corruption, de fraude et d'abus de pouvoir, et sans doute, sur un plan plus général, d'entretenir les gens dans l'habitude de l'arbitraire et de l'inégalité devant la loi.) Et il est déjà monté à bord de quoi remplir sept ou huit fois le *Queen Mary*, si bien que ces barges doivent être indéfiniment extensibles, élastiques, à l'instar de la plupart des moyens de transport au Zaïre. À la nuit tombée, le convoi s'ébranle tout de même, non sans qu'au dernier moment, alors que les barges ont déjà décollé, ne se soit opéré entre le bord et le quai un dernier échange de pèlerins, de paquets et de numéraire, des manutentionnaires particulièrement dépourvus de scrupules choisissant ce moment pour faire monter le prix de leurs services en retenant des ballots à quai. Enfin tout est réglé à la satisfaction générale, la foule à terre et la foule à bord échangent des saluts et des souhaits, cependant que dans un ultime effort un militaire en treillis parvient à se hisser jusqu'au balcon de la gare maritime, à se laisser tomber sur un policier ONATRA, à résoudre avec lui un délicat problème de protocole, puisque tous deux sont porteurs d'uniformes et supposés maintenir l'ordre, et à sauter à bord, vaincu.

Et maintenant, à bord du convoi qui, tout d'abord avec l'assistance d'un second pousseur, puis tout seul, taille sa route à gros bouillon parmi les bancs de sable et les îles incendiées du Pool Malebo, à bord du convoi plongé dans l'obscurité la plus complète, de diligents acrobates s'affairent, grimpent sur les lits, marchent au plafond, promènent sur les coursives des lampes baladeuses, dénuident des fils électriques, les rassemblent, font sauter les plombs, coupent des circuits, rétablissent d'insoupçonnables contacts, laissant dans leur sillage une constellation de lumières vacillantes. Et pont après pont, barge après barge, le convoi s'illumine, au fur et à mesure que les acrobates photophores tendent leurs fils et distribuent parcimonieusement, comme des friandises, les précieuses ampoules que l'on retirera avant l'arrivée afin qu'elles ne soient pas barbotées par les passagers.

**« Les villes que j'ai vues vivaient comme des folles »**

Petit matin : grande activité hygiénique du peuple des barges. Les ponts métalliques, déjà gras d'huile et de gadoues diverses, ruissellent d'eau de lessive, de mousse, dans laquelle on dérape d'autant plus dangereusement qu'en règle générale il n'y a pas de bastingage. Autant la plupart des villes du Zaïre, trop lâchées, trop répandues, trop cloisonnées, manquent en général de caractère urbain, autant en regorge la ville provisoire, escamotable, reconstituée sur les barges pour la durée du voyage. Il y a des rues, des places, des ponts, des canaux, des culs-de-sac, des cloaques, des marchés, des vespasiennes, des bains publics, des bastringues et des tripots, des escaliers de la butte, des belvédères et des boulevards de front de mer. Et là-dedans évolue une population incroyablement dense et composite, des mères allaitant des nouveau-nés, des bonnes sœurs et des courtisanes, des barbeaux d'occasion et des indicateurs à la petite semaine, des fonctionnaires plus ou moins corrompus et des prédicateurs apocalyptiques, des sorciers et des simples d'esprit, des marchands ambulants, des étudiants de grand chemin, des lépreux et des paralytiques, des aveugles et des sourds-muets, des déserteurs et des braconniers, des reîtres dépareillés traînant des armes automatiques vides, par groupes de deux ou trois, rarement plus, l'armée zaïroise étant constituée d'une infinité de paires, de trios, qui jamais n'arrivent à se regrouper pour former ne serait-ce qu'un peloton ou une escouade (il y a pourtant à bord des canons montés sur roues, de couleur sable, destinés à la base de commandos de Kisangani).

Le souffre-douleur, ou la mascotte, du convoi est un adolescent albinos, apparemment un peu idiot, qui, en short rayé, coiffé d'une casquette de hobo, serrant sur son cœur un livre d'images intitulé *La Reine des neiges*, vaque à d'indéfinissables occupations, généralement accroché aux basques de l'électricien.

Il n'est pas toujours facile de savoir pourquoi les Zaïrois voyagent. Mes compagnons de cabine sont un responsable de l'ONATRA qui erre sans raison avouée, et le capitaine du port de Kisangani, ancien capitaine du port de M'Bandaka, qui rejoint sa nouvelle affectation. Tous deux ont loué pour la durée du voyage les services de ce qu'on appelle au Zaïre un deuxième bureau, une épouse irrégulière. Avec les amis des uns et des autres, cela fait beaucoup de monde dans la cabine, où par ailleurs tous quatre engrangent des quantités chaque

jour plus formidables de marchandises, des marchandises vivantes et des marchandises mortes, certaines qui courent et chient et d'autres qui se tiennent tranquilles.

Nos plus proches voisins, sur la coursive, sont un petit flic équatorien qui mène à bord une nonchalante enquête sur l'émission de faux titres de transport à en-tête des Forces Armées, un sous-off qui lorsqu'il ne voyage pas s'occupe de logistique auprès du Grand Quartier Général au Mont N'Galiema, un officier dont le titre, très grand siècle, de « premier lieutenant criminaliste » recouvre des fonctions mystérieuses mais sans doute importantes et peu compatibles avec la Déclaration universelle des droits de l'homme. Plus loin, il y a le patron cardiaque et végétarien d'un dancing de Kisangani, la femme d'un colonel d'aviation, dont les mœurs dissolues, gravement préjudiciables à la carrière de son militaire époux, défraient la chronique de la salle à manger des premières classes, et un témoin de Jéhovah, professeur d'esthétique et de pédagogie dans un établissement scolaire de Lisala, chef-lieu de la sous-région de l'Oubangui, qui chante des hymnes et entretient la compagnie des desseins du « Parfait Organisateur de l'Univers ».

Chaque soir, plein comme un rigadin lorsque la nuit tombe, le capitaine du port de Kisangani, Falstaff équatorial, s'abat sur le dos, les bras en croix, son énorme ventre agité de spasmes, parmi les cadavres de bouteilles de bière et d'alcool de raphia. Et tandis que le *Colonel Tshatshi* – du nom d'un obscur héros rectifié en 1967, à Kisangani, par les rebelles – s'enfonce dans l'ombre mauve, tout pavoisé de linge qui sèche, de pagnes à l'effigie du Président-Fondateur, du pape ou de Jésus-Christ, la citoyenne ex-Annie, deuxième bureau du capitaine du port, remorque sur la coursive un fauteuil crevé et, pour amuser la galerie, imite les ronflements et les expectorations de l'ivrogne assoupi. La citoyenne ex-Annie est à elle toute seule la part du rêve, l'aspiration vers les cimes, l'esprit de cette galère pour le reste assez solidement ancrée dans le trivial. Sans aucun égard pour tout ce qui fixe, organise, appesantit, parfaitement insoucieuse des statuts, des hiérarchies, de la distribution cloisonnée des rôles, y compris de la mascarade authentique qui voudrait la grever d'un prénom télescopique, la citoyenne ex-Annie mène une existence aléatoire et vagabonde, pleine de périls et de promesses. Lorsqu'on lui demande ce qu'elle fait, où elle va, elle lève les yeux au ciel, émet des ronds de fumée et répond qu'elle fait du tourisme. Désespérant de devenir riche à Kinshasa, pourvue d'un pécule qui devait au départ représen-



ter de quoi relâcher huit jours dans un hôtel sordide à Kisangani, mais qu'arrondissent au fur et à mesure du voyage les largesses de Falstaff et diverses spéculations, elle a mis le cap au nord-est, persuadée que d'une manière générale ailleurs l'herbe est plus verte, et qu'au Kivu plus particulièrement, dans cette espèce de Suisse équatoriale constellée de vaches bicolores, l'on n'a qu'à se baisser pour ramasser les fraises et les pépites d'or, et que des fontaines de lait jaillissent aux carrefours.

### **La vie au grand air**

Un peintre buissonnier s'efforce de me vendre un tableau où l'on voit des éléphants mauves, sur fond de ciel crépusculaire, piétiner les débris d'un village et lancer en l'air ses habitants. Tout le monde à bord fait plus ou moins commerce de quelque chose – le commandant lui-même négocie des chimpanzés diarrhéiques qu'il fourgue Dieu sait comment à un médecin bordelais –, mais les femmes-commerçantes en font plus que les autres. Elles vendent aux riverains du maquereau japonais à la sauce tomate, du thon chinois, des sardines espagnoles, des cigarettes zaïroises, des vis et des clous apatrides, du sel et du sucre, des poires à lavement, du baume du tigre, des hameçons, des stylos à bille, du tissu, des aiguilles et du fil, des médicaments en vrac provenant peut-être de la vente aux enchères de la pharmacie d'un hôpital, et que l'on reconnaît à leur couleur et à leur forme (parmi les produits de luxe recherchés par les riverains, des photos en noir et blanc, format 24 × 36, d'événements historiques : le Président-Fondateur reçoit le pape à Kinshasa, le même s'entretient avec Milton Obote ; et celle-ci, toute chiffonnée, une rareté : en juin 1960, après la proclamation mouvementée de l'indépendance, Patrice Lumumba et Joseph Kasa Vubu raccompagnent à son avion le roi des Belges flottant dans son grand uniforme, myope, pâle et défait comme une sorte de Woody Allen couronné). Elles achètent pour les revendre en ville, avec un bénéfice de 500, 700 et jusqu'à 1 000 %, tout ce que les riverains tirent du fleuve, de leurs champs ou de la forêt : des légumes, des fruits, du manioc à différents degrés de transformation, le plus souvent sous forme de fufu ou de chikwangue, de l'huile de palme, des animaux aériens, terrestres ou aquatiques, morts ou vifs. Jour et nuit, il s'opère un va-et-

vient continuuel entre le convoi, toujours enguirlandé de pirogues par douzaines, et les berges, apparemment désertes, entièrement vouées aux épinnards en branche, et d'où émanent cependant des constellations de pèlerins nautiques. Sitôt qu'une pirogue chargée de poissons tente d'accoster le convoi – manœuvre d'ailleurs assez acrobatique, et qui souvent se termine par sa disparition corps et biens, aux acclamations de la foule, dans le sillage du pousseur –, le jeu consiste à projeter un chiffon roulé en boule le plus loin et le plus précisément possible, afin de toucher le poisson que l'on convoite et qui, s'il est atteint, vous sera réservé. Il y en a pour tous les goûts, des mbengas et des kambas, des mptos et des ngolos, des écailleux et des veloutés, des sinueux et des compacts, certains qui sont d'une taille raisonnable, carpe ou anguille, et d'autres de la taille d'un veau, certains qui sont électrifés et d'autres tout hérissés de barbes, d'antennes, de pseudopodes, certains qui fouissent et d'autres qui grimpent dans les palmiers pour s'y gorgier de noix.

Et l'on hisse à grand-peine sur le pont tous ces malheureux qui se débattent furieusement, et on les y découpe tout vifs, on retranche à coups de machette tout ce qui dépasse, les yeux, les antennes, les nageoires, et ils répandent en abondance un sang rouge, épais, comme des porcs qu'on égorge, plissant et tordant leurs hures en forme de trompette molle. Avec la tête qu'ils ont, c'est merveille s'ils ne hurlent pas. Pour la première fois, peut-être parce qu'avec leurs yeux exorbités, leurs joues flasques, leurs membres courts et gras, ces poissons monstrueux ont un peu des allures de mammifères, pour la première fois je compatissais aux souffrances de poissons hameçonnés. Encore s'il n'y avait que les poissons. Mais il y a les crocodiles ligotés, la gueule étayée de coins en bois, les singes fumés emboîtés les uns dans les autres par douzaines, grimaçants, mâchoires et poings serrés comme des enfants retrouvés confits dans la cendre au lendemain d'une éruption volcanique et qui auraient conservé dans la mort l'expression de leur agonie, les éléphants boucanés, les antilopes en lanières, les perroquets tassés dans des cornets à dès qui se chient les uns sur les autres et s'arrachent les plumes, les tortues enfilées comme des perles, les chenilles en caques, les asticots palmistes en boisseaux.

Si bien que ce bateau où sans cesse des cargaisons d'animaux morts, ou voués à une mort prochaine, cascadedans les escaliers, giclent sur les coursives, encombrent les ponts, gorgent les chambres froides et jusqu'à la salle des machines où pendent dans les vapeurs de DO des singes momifiés, des anguilles fumées, des poissons vitrifiés, ce bateau où à tout instant on trébuche sur un crocodile, on dérape sur un silure,

on se prend les pieds dans un panier plein d'asticots géants (et arboricoles, bien que leur chair blanche et molle, ténébreuse, leurs anneaux, leurs têtes aveugles, témoigneraient plutôt d'une vie souterraine, obscure, repue de charogne), on écrase un coq transi, bâillonné, lié par une patte mise à l'équerre à la vanne écumante d'une pompe à incendie, évoque une Arche de Noé dont le dessein ne serait pas la sauvegarde des animaux mais leur extermination.

### **Joyeux, malgré les ténèbres de la terre**

Une semaine que l'on navigue et tout le monde en a par-dessus la tête de la Cuvette centrale. À l'arrière du bateau, des passagers font rôtir des singes morts, mais frais, non boucanés, avec leurs poils, sur quelques planches brûlant en plein air, après les avoir rompus et attendris à coups de marteau. Très curieux de voir le singe passer par les différents stades de la crémation : le poil grésille, le singe est lisse, il enfle, la peau éclate, entrouvre de petites fenêtres sur la chair saignante, le visage prend une expression de plus en plus agonique, les mâchoires ressortent avec leurs énormes canines, les yeux fondent. Survient un orage, les rôtisseurs de singe ramassent leur bazar. Il pleut à verse. Tout le monde est trempé sur les barges et personne ne moufte : en Europe, même moins entassés, les passagers se seraient entre-tués depuis longtemps, après m'avoir mis à mort en ma qualité de seul élément allogène à bord.

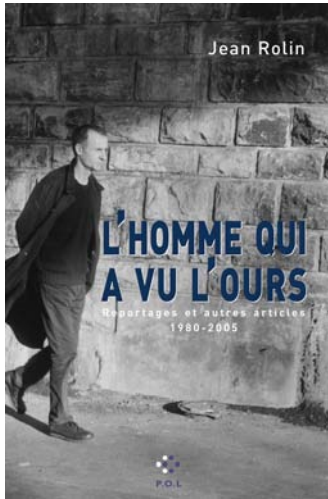
Sitôt dépouillés par les femmes-commerçantes auxquelles ils viennent vendre leurs poissons, les pêcheurs vont se faire rincer dans l'un ou l'autre des bistrotts du bord. Il y en a un en plein air, sous abri, fréquenté par des paras-commandos éthyliques qui doivent faire le désespoir de leurs instructeurs chinois, où les cuites à la bière sont un peu rafraîchies par les zéphyrus. Il y en a un autre en sous-sol, au fond d'une cale en tôles rivées rouge sang-de-bœuf, quelque chose de véritablement infernal, où dans une chaleur d'étuve qui vous transforme en sac sitôt franchi le seuil, dans une atmosphère empuantie de DDT et très mollement brassée par de grands ventilateurs plafonniers à bout de souffle, parmi les remparts branlants de caisses de bière Primus estampillées d'un buffle, trônent sur des sièges effondrés, dans l'ombre, les femmes-commerçantes énormes, enturbannées, toutes joyeuses des

mauvais tours qu'elles viennent de jouer aux ruraux. Quant aux ploucs, justement, ils se remplissent de bière tiède jusqu'à la lnette, claquent en gâteries diverses leurs derniers zaïres, et s'essaient entre eux aux danses en vogue à Kinshasa, le canéton à l'aisema ou le coucou-dindon. Et parmi les clameurs et les turpitudes du bouge, le témoin de Jéhovah, imperturbable, continue d'arpenter en psalmodiant des versets de la Bible ou en hurlant des hymnes de circonstance : « Répands ta lumière, Ô Sion ! », « Fortifiez-vous dans la foi ! », « Soyons fermes comme Ruth ! », « Amassez-vous des trésors dans le ciel ! » ou « Joyeux malgré les ténèbres de la terre ».

Pendant le *Colonel Tshatshi* marche invariablement vers le nord-est, des orages de plus en plus copieux, de plus en plus sombres, errent sur l'horizon vert épinard, désespérément plat, de la Cuvette centrale, les journées se traînent, de plus en plus emmerdantes, de plus en plus imbibées, de plus en plus épaisses, et les îles au loin paraissent flotter légèrement dans une matière incandescente d'où sortent des pirogues chargées de poissons vivants, de bananes à cuire et de singes morts, ou de passagers clandestins traînant des kyrielles de valises. Passé l'équateur, le fleuve devient d'une largeur déraisonnable, mer intérieure couleur d'étain, semée d'îles et d'orages, et là-dessus le soleil couchant darde à travers les nuages des rayons presque palpables. De grands papillons épuisés barbotent dans l'air visqueux, et d'autres animaux bizarres, des mouches au cul bleu ciel, aux ailes orange. Vautré sur sa couchette comme Sardanapale sur son lit de mort, entouré de courtisanes, son énorme ventre dressé vers les cieus, Falstaff lit une brochure pieuse, car, étant extrêmement pécheur, il n'est pas inaccessible au repentir. Avec la nuit s'abattent des nuées d'éphémères, aussitôt grillées par les lampes, qui couvrent les coursives d'une neige, craquante sous les pieds, de corps minuscules et d'ailes poudrées. Les enfants organisent sur le pont des courses de cigales vertes mutilées. Juchés sur des sacs de manioc ou des affûts de 75 sans recul, impassibles sous la succession des averses et des canicules, lessivés et boucanés, des militaires en treillis entament leur septième relecture du *Secret de la Licorne* ou des *Bijoux de la Castafiore*.

Tel le fameux poisson dans l'eau, un reître feuillette un ouvrage illustré consacré à la division d'élite Kamanyola des Forces armées zaïroises, et des enfants innombrables se pressent autour de lui, se bousculent pour regarder les belles images de tanks progressant dans la brousse, camouflés en saladiers, de Mirages arrosant de napalm des ennemis imaginaires. Sur la passerelle, le second capitaine, appuyé sur

N° d'éditeur : 1936  
N° d'édition : 147510  
N° d'imprimeur : 06-XXXX  
Dépôt légal : septembre 2006  
*Imprimé en France*



Jean Rolin

# L'homme qui a vu l'ours

Photo de couverture © Gérard Rondeau

Cette édition électronique du livre

*L'homme qui a vu l'ours* de Jean Rolin

a été réalisée le 12 août 2010 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer

en février 2006 (ISBN : 9782846821193)

Code Sodis : N44353 - ISBN : 9782818004128